

ACTE II, SCÈNE VIII

A BAS LES HOMMES!

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Cogniard, Jaime et Deslandes,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 10 MAI 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
TAPEDUR, ouvriers	M. Serres.	DOUCETTE, femme de Tapedur.	Mme Bressant.
MOUTON, ouvriers	M. Odry.	BERLINGUETTE.	Mlle Flore.
BEAUBLOND, ouvriers	M. Hyacinthe.	TOINETTE.	Mme Alberty.
MARGUERITE, femme de Mouton.	Mlle Ernestine.	CLAUDINE.	Mme Berger

La scène se passe dans l'intérieur d'une fabrique de toiles peintes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour de la fabrique. A droite et à gauche, plusieurs petites habitations servant de logement aux ouvriers.

SCENE PREMIERE.

DOUCETTE, MARGUERITE, BERLINGUETTE, FEMMES D'OUVRIERS.

Au lever du rideau, les femmes sont occupées à préparer leurs ajustemens des dimanches.

CHOEUR.

AIR : *Pantalon du Postillon.*

(Chœur d'entrée du deuxième acte de la Bouquetière.)

Puisqu'aujourd'hui pour nous c'est fête ;
Sans plus tarder apprêtons-nous.
Il faut soigner notre toilette
Pour plaire à nos époux.

DOUCETTE, *repassant un fichu.*

Toinette, n'aurais-tu pas un bout de ruban rose à me prêter ? v'là mon fichu repassé, faut que je monte mon bonnet.

TOINETTE.

Tiens, justement, il m'en reste un bon quart.

Elle le lui donne.

MARGUERITE.

Ah ! Dieu merci, me voilà prête... et vous, mesdames, ça s'avance-t-il?

CLAUDINE.

Oui, oui, dans un instant.

BERLINGUETTE.

Satredié ! je ne peux pas en venir à bout!... viens donc m'aider, Claudine!

CLAUDINE.

Oui, donne-moi ça, voilà que j'ai fini.

BERLINGUETTE.

Puisqu'aujourd'hui dimanche il plaît à messieurs vos maris de nous emmener avec eux, faut pas nous trouver en retard.

DOUCETTE.

Sont-ils gentils, nos hommes! sont-ils gentils! c'est des vrais amours!

BERLINGUETTE.

Pour une fois par hasard que ça leur arrive, je vous conseille d'en parler. Faut-il pas mettre ça dans le journal? c'est de beaux cocos que vos époux! Dieu de Dieu, que les femmes mariées sont bêtes! pendant que ces messieurs se repassent toutes les douceurs de l'existence, faudrait-il pas que leurs femmes restent dans des cages comme des alouettes privées?

MARGUERITE.

Je ne dis pas que t'aies tort, mais enfin, nous y sommes, n'est-ce pas? et quand ils sont gentils, faut en profiter... des hommes aimables, on ne laisse pas ça moisir.

BERLINGUETTE.

Pardine! toi, le tien, une crême de mari, un vrai agneau, quoi! aussi, il s'appelle Mouton, et il n'a pas volé son nom, je le déclare.

DOUCETTE.

Ah! dam! oui, ils sont rares, ceux-là, la graine en est égarée.

BERLINGUETTE.

Ce qui n'empêche pas qu'elle ne se trouve pas encore heureuse et qu'elle le beurre comme un canon. Prends garde, Marguerite, tu l'irriteras, et un beau jour...

MARGUERITE.

Ah! je voudrais bien voir ça! s'il se permettait de tousser devant moi...

BERLINGUETTE.

Tiens, je te souhaiterais pour une heure seulement un mari comme celui de Doucette... en voilà un gracieux et civilisé?

TOINETTE.

Oui, ça fait peur.

BERLINGUETTE.

Au point que ses camarades l'ont surnommé Tapedur. Comme ça peint le bonheur d'une épouse, ça! madame Tapedur! descendez donc le fleuve de la vie avec le propriétaire d'un sobriquet pareil!

DOUCETTE.

C'est vrai que depuis quéque temps mon homme a de vilains moments; mais ce ménage faut bien s' passer quéque petite chose .. je lui en passe, il m'en r'passe, c'est tout simple ; et malgré ça, vous voyez bien qu'aujourd'hui il est galant et qu'il m'emmène.

BERLINGUETTE.

De quoi? il ne fait que son devoir bien strictement. Ah! quand je vois le dedans des ménages, je me dis: Berlinguette, mon enfant, ne te marie pas, l'hymen n'est pas un lien charmant: reste fille, ma bonne, reste fille! c'est pas que les hommes, ça a du charme quelquefois.

MARGUERITE.

Quand ils vous font la cour, par exemple!

BERLINGUETTE.

Oh! alors ils font une petite voix de rossignol, ils vous disent des sucreries.

MARGUERITE.

Je crois bien.

BERLINGUETTE.

O idole de mes jours! mon cœur palpite et se gonfle.

MARGUERITE.

Je n'aimerai jamais que toi!

BERLINGUETTE.

Et ils sont petits garçons... pour un baiser sur le dos de la main ils danseraient sur la tête! et puis, ils vous paient des *espectacles*, du cidre, des macarons...

MARGUERITE.

Des talmouses, des chaussons de pommes.

BERLINGUETTE.

Épousez-les? va te promener! sitôt qu'ils ont cinq sous dans leur poche, c'est pour les boire avec leur sexe. Ne me parlez pas de ces êtres-là : Dieu merci, je suis à l'abri de leurs crimes, j'ai le cœur invulnérable.

DOUCETTE.

Excepté pour M Beaublond pourtant.

CLAUDINE.

Oui, les cancans roulent joliment sur vous deux.

BERLINGUETTE.

Beaublond est un homme à ma portée, c'est un célibataire. Depuis huit jours qu'il nous est venu de Paris, en qualité de contre-maître de la fabrique, il m'a distinguée, il est vrai; mais parce qu'il me voit avec plaisir, faut-il en avertir l'autorité? faut-il porter ma plainte au commissaire ?

MARGUERITE.

Tu t'en donnerais bien de garde!

TOINETTE.

Justement, le voilà, M. Beaublond, et en grande toilette.

BERLINGUETTE.

Moi qui ne l'ai encore vu qu'en jour ouvrier... (*Elle regarde à droite.*) Dieu! qu'il est joli en dimanche! quel beau morceau d'architecture!

SCENE II.

LES MÊMES, BEAUBLOND.

BEAUBLOND, *entrant en chantant.*

Si j'étais-t-hirondelle,
Que je pouve voler...

Mesdames, je vous présente mes saluts; com-

ment que ça va? si la beauté indique la santé, vous devez fort bien vous porter.

TOOTES, *riant.*

Ah! ah! ah! bonjour, monsieur Beaublond!

BEAUBLOND, *prenant un fichu sur la table de Doucette.*

A merveille, mes petits anges! vous préparez votre arsenal... la journée sera meurtrière.

DOUCETTE.

Dam! il ne faut pas effrayer le monde.

BEAUBLOND.

Effrayer le monde, perle fine que vous êtes! C'est-à-dire que vous voulez l'éblouir! le magnétiser! O les coquettes! ô les petites chenettes! Ah! çà, je viens de voir vos maris; que tout le monde s'apprête, et départ général.

MARGUERITE.

Ne craignez rien, nous serons en mesure.

DOUCETTE.

Dites donc, monsieur Beaublond, vous m'invitez pour la première, ce soir, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Du tout, c'est moi!

BERLINGUETTE, *à part.*

Eh ben! et moi?

BEAUBLOND, *à part.*

Quel succès! quel succès! (*Haut.*) Comment donc? mais avec plaisir, je vous invite toutes.

BERLINGUETTE.

Monsieur Beaublond, vous qui venez de Paris, j'espère que ce soir on fera des pas gracieux. Le cancan ne doit pas vous être étranger?

BEAUBLOND.

Nous ferons la chaloupe en temps d'orage, comme là-bas.

BERLINGUETTE.

Oh! Paris! séjour des plaisirs et des danses voluptueuses!

Elle chante.

Rendez-moi ma guinguette,
Ou laissez-moi mourir.

DOUCETTE.

Dites donc, le temps se passe, avec tout ça... dépêchons-nous!

BEAUBLOND.

Oui, partez, et revenez fraîches comme des amours.

Il baise la main de Doucette et celle de Marguerite. Berlinguette étonnée veut qu'il lui en fasse autant; elle lui présente la sienne; Beaublond, au lieu de la baiser, lui donne une poignée de main.

MARGUERITE *et* DOUCETTE.

Allons, mesdames, partons.

REPRISE DU CHOEUR D'ENTRÉE.

Puisqu'aujourd'hui pour nous c'est fête,
Sans plus tarder apprêtons-nous.
Il faut soigner notre toilette
Pour plaire à nos époux.

Toutes les femmes rentrent chez elles.

SCENE III.

BEAUBLOND, *seul.*

Décidément je suis au mieux avec ces dames. Les hommes vont venir, ne t'embrouille pas, Beaublend. En quittant la capitale pour venir m'engloutir en Normandie, dans cette fabrique de toiles peintes, j'ai rêvé des dédommagemens et je les ai trouvés. Pour réussir, il s'agit de brouiller les femmes avec les maris. Ce bal où elles se promettent tant de plaisir, elles n'iront pas! je suis sûr de Tapedur, le mari de Doucette; quant à Mouton, sa femme recevra tout-à-l'heure de la besogne très-pressée, et ce soir, je lâche les maris, je reviens avec mystère, et j'inscris sur mon carnet d'amour deux victimes de plus, ce qui fera quarante-neuf à l'addition. Voici Tapedur! attention!

SCENE IV.

BEAUBLOND, TAPEDUR.

BEAUBLOND.

Eh! arrive donc, Clampin!

TAPEDUR.

Un clampin, moi, Tapedur! si t'étais pas un ami, je t'aurais déjà fait retirer cette proposition-là.

BEAUBLOND.

Oh! que t'es irascible!

TAPEDUR.

C'est que celui qui te parle a su toujours se faire respecter des deux sexes : le masculin le craint et l'estime, le féminin l'adore et s'agenouille devant lui, à commencer par mon épouse.

BEAUBLOND.

Pardine, ta femme, une vrai pêche pour la douceur.

TAPEDUR.

C'est pour ça que je l'ai surnommée Doucette! et faut pas croire que c'est son principe : elle avait du bouillant dans l'imagination, mais j'ai soufflé là-dessus et ça s'est refroidi. Le jour de mon hymen M. le maire m'a dit : Claude, protégerez-vous ta femme? Oui. Il a dit à ma poule : Obéirez-vous à ton mari? Oui, qu'elle a dit. Alors, pour satisfaire aux lois de mon pays dont je suis teinturier, j'ai protégé ma femme contre les idées de l'insubordination en la faisant marcher au doigt et à l'œil. Et elle se montre bonne française en obéissant comme une aveugle à son seigneur et maître.

BEAUBLOND, *à part.*

Et je ne teindrai pas ce cadet-là en jaune?

TAPEDUR.

Ah! çà, pourquoi que tu m'as fait venir ici te parler en particulier?

BEAUBLOND.

Je veux te parler en particulier à toi, et à tout le monde. Attendons que les amis soient arrivés.

TAPEDUR.

Serait-ce pour une coalition? une augmentation de prix?

BEAUBLOND.

C'est pour une augmentation du prix de l'existence, c'est pour l'embellir, pour semer du quelques teintes roses son fond de soucis.

TAPEDUR.

A-t-il de l'esprit, ce paroission-là! en a-t-il! va, tu n'es pas bien fait, mais tu peux te vanter d'avoir une fameuse beucho.

BEAUBLOND.

Vil flatteur! ah! voici les amis!

SCENE V.

BEAUBLOND, TAPEDUR, OUVRIERS.

CHOEUR.

AIR :

Nous nous rendons à ton avis,
Voyons, Beaublond, parle-nous vite ;
Quel est l'objet de c'te visite ?
Fais-en part à tous tes amis.

BEAUBLOND.

Attention! je prends la parole.

TAPEDUR.

Le premier qui l'interrompt, je tape dessus.

BEAUBLOND.

Vous avez peut-être cru, les amis, qu'il s'agissait de quelque chose de contraire à la morale, comme qui dirait d'un complot contre le patron... point!... il s'agit bien d'une conspiration, mais d'une conspiration contre vos épouses!

TOUS.

Contre nos épouses!

BEAUBLOND.

Oui, car je suis honteux de la supériorité que me donne sur vous ma classe de garçon... quand je vais à un bal, à une réunion, toutes les femmes me font des yeux de velours; tandis que vous, les plus simples beautés ne vous honorent même pas d'un regard... et pourquoi? parce que vous allez toujours vous promener en ménuisiers, la scie sous le bras.

QUELQUES OUVRIERS.

C'est vrai, c'est vrai! il a raison.

TAPEDUR.

Tu m'ouvres la lumière, Beaublond; continue tes phrases.

BEAUBLOND.

Amis, voulez-vous du bonheur? venez ce soir à la danse, mais sans vos épouses; à la maison les épouses! aux mioches les épouses, et volupté pour les époux!

TAPEDUR.

Bravo, l'orateur!

TOUS.

Bravo! bravo!

TAPEDUR.

Qué beau marchand d'eau de Cologne ça aurait fait!

BEAUBLOND.

Écoutez : il est arrivé de Paris des ouvrières soignées, pour la fabrique voisine; les femmes, ça n'a pas l'air, mais ça s'informe tout de suite si les hommes de l'endroit sont brillans : savez-vous ce qu'on dit de vous dans les environs?

TAPEDUR.

Quoi?

BEAUBLOND.

Eh bien, on vous a dépeints comme de vrais cantaloux, comme des melons perfectionnés.

TAPEDUR.

Par exemple?

BEAUBLOND.

Il s'agit donc de prouver à ces dames que notre belle fabrique est farcie de bons enfans, de gais lurons, et de malins qui connaissent le tour... Ça va-t-il?

TOUS.

Oui, oui!

UN OUVRIER.

Mais nos femmes, à qui nous avions promis...

TAPEDUR.

Vous ferez comme moi, qui connais ma dignité d'homme, d'époux et d'autocrate; je dirai à Doucette : Aujourd'hui, madame, on va garder le pot au feu, de peur que le chat ne vienne prendre un bouillon; et on le gardera.

TOUS.

Et oui, au fait!

BEAUBLOND, *à part.*

Ça va comme sur un chemin de fer.

TAPEDUR.

Et oùsque sera le rendez-vous?

BEAUBLOND.

Au petit café du Nord, dans un quart d'heure, sans faire semblant de rien. Mais, où est donc Mouton, je ne le vois pas?

TAPEDUR.

Mouton! oh! faut pas compter sur lui; c'est sa femme qu'est l'homme... Mouton! une vraie poule mouillée qui passe sa vie à élever des cochons d'Inde et à chercher de nouvelles teintures, pendant que sa femme lui monte des couleurs visibles à l'œil nu. En voilà une que si je la possédais... cré nom d'une petite bonne femme!

BEAUBLOND.

Oh! avec toi elle ne s'y frotterait pas.

TOUS.

Ah! voilà Mouton! voilà Mouton!

SCENE VI.

LES MÊMES, MOUTON.

MOUTON, *en habit de travail.*

Eh ben! quoi? oui, v'là Mouton; qu'est-ce que vous avez à héler comme ça?

BEAUBLOND.

Comment! tu n'es pas encore rasé, bichonné, pommadé?... Est-ce qu'on travaille aujourd'hui?

MOUTON.

On travaille aujourd'hui, on travaille demain, on travaille toujours. Pourquoi qu'c'est faire l'ouvrage? c'est pour les ouvriers; si l'ouvrage est fait pour les ouvriers, faut que les ouvriers fassent l'ouvrage.

TAPEDUR.

Mais il y a temps pour tout; est-ce qu'il ne faut pas s'amuser une miette?

MOUTON.

Je m'amuse aussi; je suis là que je prends une pièce d'étoffe... je suis là qué je prends de la couleur; je suis là que je teins, et je m'amuse; mais dans ce moment ici je poursuis mon idée...

TOUS, *riant.*

Ah! ah! Mouton qui a une idée!

MOUTON.

Oui, Mouton a une idée; il n'en a pas deux, Mouton, il n'en a qu'une: vous êtes tous des fadards, vous, n'est-ce pas? vous avez tous des belles têtes, vous, n'est-ce pas? mais il n'y a pas dedans des idées comme la mienne, je parie quéqu' chose à manger.

TAPEDUR.

Voyons-la donc cette idée?

MOUTON.

J'ai beau pas être malin, je veux rendre un service à la patrie qui m'a vu naître, et qui m'a nourri de son lait.

TAPEDUR.

Un service à la patrie, toi?

MOUTON.

Oui, je cherche un bleu... voilà mon idée.

BEAUBLOND.

Un bleu?

MOUTON.

Oui, j' sais ben qu'on dit: Mouton est une bête! Mouton est une oie! je t'en fiche... quand vous me voyez comme ça que j'ai l'air de penser à rien, eh bien, je pense à queuqu' chose, je pense à l'indigo des îles, et au bleu de Prusse, et je me dis: O mon pays! pour porter un habit bleu, tu as besoin de l'indigo des îles, qui demeure très-loin, et de la Prusse, qui est ton ennemie... ô mon pays! je ne veux plus qu'on t'habille à l'étranger; et là-dessus, j'ai cherché ma teinture, et je tiens mon bleu!

TAPEDUR.

Tu tiens ton bleu?

BEAUBLOND.

Il tient son bleu!

AIR: *Vaudeville de la petite Sœur.*
J'ai sauvé mon parapluie.

J' suis joliment récompensé,
J'ai réussi!... c'est ça d' la chance!
Le bleu de Prusse est enfoncé!
Y aura maint'nant le bleu de France!
Le bleu de France!
Enfin, j'en viens à mon honneur,
O mon pays! tu m' dois d' fameus's chandelles!
Faut que j' sois un fier ingénieur,
De t' montrer un' nouvell' couleur,
Quand on t'en fait voir de si belles.

TAPEDUR.

Diable de mouton, va!

MOUTON.

Je viens de teindre ce que j'ai de plus cher au monde, le confident de mes peines et de mes plaisirs, l'être qui sourit à mes caresses, que je presse sur mon cœur, et qui me rend amour pour amour.

BEAUBLOND.

Tu viens de teindre ta femme?

TAPEDUR.

Ton enfant?

MOUTON.

Du tout! je viens de teindre Coco, mon cochon d'Inde; le voici!

Il le tire de son estomac.

BEAUBLOND.

Oh! c'te pauvre bête!

MOUTON.

Baisez ce maître! faites-lui une risette!... Dieu! le beau bleu! le crâne bleu!

BEAUBLOND.

C'est bien invraisemblable, un cochon d'Inde bleu.

MOUTON.

Tu es bien rouge, toi, Beaublond.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! pas si bête.

BEAUBLOND, *à part.*

Tu me paieras ce calembourg. (*Haut à Mouton.*) Je te félicite de ton intelligence; mais il ne s'agit pas de ça: nous avons un projet, faut que t'en soies.

MOUTON.

Si l'on a un projet, j'ai le droit d'en être.

TAPEDUR.

Oui, si tu ne cannes pas.

MOUTON.

Va toujours, va.

TAPEDUR.

Laisse donc, ta femme te battrait.

MOUTON.

Mon épouse me battrait! qu'est-ce qui t'a dit que mon épouse me battait? où çà qu'elle m'a battu, mon épouse? Mon épouse est une femme, et elle sait que je suis un homme; elle n'en doute pas et elle me respecte.

TAPEDUR.

Oui, drôlement, elle te mène comme un tonton.

MOUTON.

Comme un tonton! dis donc, sais-tu que ton ton...

BEAUBLOND.

Allons, ne nous fâchons pas: il s'agit tout bonnement de venir ce soir t'amuser avec nous, grugeotter un morceau, et danser un galop d'amour. Ça te va-t-il?

MOUTON.

Avec plaisir.

TOUS.

A la bonne heure!

BEAUBLOND.

Et nous qui doutions de lui!

MOUTON.

Je vas aller chercher ma femme.

TOUS.

Sa femme!

TAPEDUR.

Voilà le cornichon qui reparaît à l'horizon.

MOUTON.

De quoi, cornichon?

TAPEDUR.

Eh oui, nous ne voulons pas que les femmes en soient.

MOUTON.

C'était convenu, pourquoi cette variation ?

BEAUBLOND.

Parce qu'on veut s'amuser, être libres ; parce que de jolies petites Parisiennes nous attendent !

MOUTON.

Ça ne me regarde pas.

BEAUBLOND, *à demi-voix*.

Mais si... y en a une qui est folle de toi.

MOUTON.

Faut-il qu'elle soit bête !... amoureuse de moi, elle a donc la vue basse ? il faut donc lui faire l'opération de la catastrophe ? mais je ne suis pas très-joli, c'est connu de tout le monde.

TAPEDUR.

Mais si, t'es gentil.

MOUTON.

C'est que t'es dans tes bons jours ; j'ai du nez, j'ai de l'œil, un peu de bouche, un petit regard indiscret ; séparément tout ça s'accorde, mais ensemble, ça s' dispute.

TAPEDUR.

Voyons, viens-tu, ou ne viens-tu pas ?

MOUTON.

Je viens pas sans femme.

BEAUBLOND.

Oui ; eh bien, sais-tu ce que tu vas faire ? on dit déjà partout que ta femme te domine, que t'es une poule mouillée : tu vas prouver que c'est vrai ; c'en est fait de toi !... tu deviens une créature abrutie, et l'on te surnomme Mouton Chauffe-la-couche.

MOUTON.

Chauffe-la-couche !

TOUS.

Oui, Chauffe-la-couche !

MOUTON, *fortement*.

Non, non, pas Chauffe-la-couche ; et la preuve, c'est que je suis des vôtres.

TOUS.

Bravo !

TAPEDUR.

Le rendez-vous est au petit café du Nord.

MOUTON.

J'irai, c'est convenu ; je ne suis pas un chauffe-la-couche.

BEAUBLOND, *à part*.

J'ai réussi ! Marguerite, Doucette, à ce soir mes amours !

CHOEUR.

AIR : *du Turc* (contredanse de Musard).

Vite, au galop,
Partons, chaud, chaud !
Vive l'indépendance !
Sans nos femmes nous divertir !
C'est un double plaisir !
Ah ! ah ! ah ! ah !
O jouissance
De la danse !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Oui, je m'y crois déjà !

Ils sortent en sautant et en gambadant.

SCENE VII.

MOUTON, *seul*.

Au fait, ils ont raison ; après tout, je suis un homme, et je me conduis comme un bêta... Marguerite a besoin de connaître ma puissance, v'là une occasion.

MARGUERITE, *dans la coulisse, appelant*.

Mouton ! Mouton !

MOUTON.

Ah ! voilà, petite maîtresse ! (*Il va renfermer son cochon d'Inde dans une petite cage à droite.*) A présent, faut faire tête à ma femme, pour pouvoir rejoindre les autres.

Il fredonne comme pour se donner du courage.

SCENE VIII.

MOUTON, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh bien, qu'est-ce que tu fais-là à chanter, imbécile, pendant que je t'appelle ?

MOUTON, *à part*.

Elle n'est pas dans sa lune, faut être moelleux. (*Haut.*) Est-ce que t'as, quéque chose, chaton ?

MARGUERITE.

J'ai que je suis furieuse ! quand ma toilette était faite, quand je me préparais à partir... bonjour la danse ! douze pièces d'étoffe à préparer pour demain matin.

MOUTON.

Oh ! qué malheur ! (*A part.*) Oh ! qué bonheur !

MARGUERITE.

Le bourgeois vient de dire a M. Beaublond de ne confier ça qu'à moi. Au fait, pourquoi ne sais-tu pas coudre, grand paresseux ?

MOUTON.

Écoute donc, un homme qui couserait aurait l'air bête.

MARGUERITE.

Et pourquoi ça ?

MOUTON.

N'y a que les tailleurs qui font de ces choses-là, et encore, regarde comme ça leur détourne les jambes ; tu serais-t'y pas flattée d'avoir un mari qu'aurait les jambes en x... ainsi ?...

MARGUERITE.

J'espère ben au moins que pendant que je vais trimer tu ne comptes pas aller te promener ?... qu'est-ce' que tu vas faire ?

MOUTON.

Je vas te regarder dans les yeux ; je vas t'être auprès de toi comme un tourtereau, tu sais ?

MARGUERITE.

C'est ça, pour me dire à toute minute : Ma femme, t'es gentille ; et puis, v'lan ! me flanquer de gros baisers de campagne.

MOUTON.

Oui ; quand je te fixe dans le blanc, ça me monte, je tremblotte, et puis je clignotte ; c'est ma sen-

sibilité qui m'égare... après ça, si ça t'insupporte, jo jouerai avec Coco.

MARGUERITE.

Non, tu vas t'en aller.

MOUTON.

M'en aller!... ah! et où?

MARGUERITE.

Qu'est-ce que tu dis ?

MOUTON.

Je dis m'en aller... ah!... et où?

MARGUERITE.

Tu vas aller chez la nourrice du petit; tu lui diras de venir me parler, et comme Loulou est enrhumé et que jo ne veux pas qu'il sorte, tu le garderas pendant ce temps-là.

MOUTON.

Garder Loulou! j' vas t'objecter quéqu' chose.

MARGUERITE.

Rien du tout! tu le feras danser sur tes genoux, afin qu'il ne pleure pas, et surtout ne ris pas trop devant lui, pour né pas lui fairé peur.

MOUTON.

Le faire danser sur mes genoux, bon! mais s'il allait s'oublior?

MARGUERITE.

Comment ça?

MOUTON.

S'il faisait des choses pas agréables?

MARGUERITE.

Eh bien, nigaud, tu le changeras.

MOUTON.

J'aime trop mon enfant, je veux pas le changer. *Il rit.*

MARGUERITE.

Ah! tu fais de l'esprit! allons, partons!

MOUTON.

On y va. (*A part.*) Jo vas retrouver les autres, et ce soir je serai fin commo un cheveu; je dirai que lo petit avait emmené sa nourrice promener.

MARGUERITE.

Eh ben! est-ce que nous ne partons pas?

MOUTON.

Ah! dis donc, jo voulais te dire; donne-moi un peu d'argent.

MARGUERITE.

Tiens, v'là deux sous pour acheter un gâteau au petit.

MOUTON.

Ah! bon, merci, mon chat! bon! (*A part.*) Deux sous, c'est par trop humiliant, c'est me dégrader! deux sous! (*Haut.*) Au revoir, trésor. (*A part.*) Deux sous!

MARGUERITE.

Allons, en route!

AIR *du Dieu et la Bayadère.*

Va vite chez la nourrice.

MOUTON.

J' m'en va chez la nourrice.

MARGUERITE.

Embrasse Loulou pour moi.

MOUTON.

J' bais'rai Loulou pour toi.

MARGUERITE.

Ça t' donnera de l'exercice.

MOUTON.

Ça m' donn'ra d' l'exercice.

MARGUERITE.

Je suis content' de toi.

MOUTON.

Elle est content' de moi.

Mouton sort.

SCENE IX.

MARGUERITE, *seule.*

Le v'là parti! quel ennui qu'un homme qui fait tout ce qu'on veut! je suis en colère, et j'aurais été bien aise de me quereller un peu. Au fait, je veux me disputer, je vas le rappeler. (*Elle appelle.*) Mouton!

MOUTON, *de la coulisse.*

Qu'est-ce que tu me veux?

MARGUERITE.

Reviens, ne va pas chez la nourrice.

MOUTON, *de même.*

Oui, ma femme, j'y vas tout de suite.

MARGUERITE.

Bon! le v'là qui court pour la première fois de sa vie... Est-il bête! Ah! si jo le tenais!... Mon Dieu, que cet être-là me donne du mal à le conduire!

SCENE X.

MARGUERITE, DOUCETTE.

DOUCETTE, *entrant en pleurant.*

Ah! ah! ah!

MARGUERITE.

Tiens, qu'est-ce que t'as donc, ma pauvre Doucette?

DOUCETTE.

J'ai..., j'ai... que jo viens chercher de l'ouvrage.

MARGUERITE.

Et toi aussi? c'est donc un fait exprès?... ah! y a quéqu' chose là-dessous.

DOUCETTE.

Il y a que c'est mon mari qui le veut.

MARGUERITE.

Ton mari!... et tu ne pouvais pas l'envoyer promener?

DOUCETTE.

Ah! bon, oui!... j'ai voulu dire un mot, il a levé la main, et j'ai eu mon affaire.

MARGUERITE.

Ah! le brigand!

DOUCETTE.

Mais pourquoi Tapedur est-il changé comme ça? car enfin, et depuis quelque temps surtout, il n'est plus reconnaissable.

MARGUERITE.

Parce que tu tolères ses humeurs... Doucette, quand on n'est pas la plus forte, on est la plus

traître. Il faut nous liguer contre ces monstres-là... laisse faire; voilà Berlinguette, c'est une lurenne... je vas tout lui conter, et nous verrons!

DOUCETTE.

Ça n'y fera rien du tout.

MARGUERITE.

Laisse donc faire. Oh! mon Dieu, quel air effaré! qu'est-ce qu'il lui est donc arrivé?

SCENE XI.

LES MÊMES.

BERLINGUETTE, *accourant.*

Ah! bien, par exemple... en v'là une jolie que je viens vous apprendre!

MARGUERITE, DOUCETTE.

Quoi donc? qu'est-ce que c'est?

BERLINGUETTE.

On vous a plantées là, n'est-ce pas? eh bien, c'était un coup monté.

MARGUERITE, DOUCETTE.

Un coup monté.

BERLINGUETTE.

Ah! c'est que je suis toujours où en ne me croit pas, moi! et les hommes sont discrets comme des portes ouvertes; ils sont tous au petit café du Nord à compléter! Apprenez que ces messieurs ne veulent pas de nous, parce qu'un tas de pérennelles, arrivées de Paris, leur ont donné rendez-vous ce soir.

MARGUERITE, DOUCETTE.

Ah! les scélérats!

MARGUERITE.

Quel malheur que Mouton ne soit pas avec eux!... en v'là un bon motif pour le faire pirouetter!

BERLINGUETTE.

Doucette, ma fille, crois-en mon expérience... tu tiens ton bonheur dans tes mains... aimes-tu ton mari?

DOUCETTE, *moitié furieuse, moitié pleurant.*

Mais oui, je l'aime! le parpaillot, le chenapan, qui ne se contente pas d'avoir une femme qu'il bat... il lui faut encore d'autres... (*Avec colère.*) Oh! mais, ça ne sera pas!... oh! non, ça ne sera pas!...

BERLINGUETTE.

Très-bien! très-bien!

MARGUERITE.

A la bonne heure, Doucette!

BERLINGUETTE.

Si tu tiens à ton homme, si tu l'aimes, c'est le moment de le prouver; quand il va venir... pif! paf!... tombe dessus!

DOUCETTE.

Que je tombe dessus... eh!... j'oserai jamais! pour un rien il souffle comme une baleine, et je crois toujours qu'il va m'avaler.

BERLINGUETTE.

N'aie pas peur, Doucette; voici le moment de reprendre ton rang dans l'Europe. Les hommes ne sont forts que parce que les femmes sont faibles... si tu résistes, il faudra que ton mari cède, à moins qu'il ne te tue.

MARGUERITE.

Et c'est blâmé généralement. Il t'a battue... il ne te battra plus si tu le veux fermement... d'arrache-pied!... prends d' l'arrogance!... fais-toi grande, il se rapetissera!

DOUCETTE.

Eh bien, tant pire!... oui, au fait! qu'est-ce que je risque? il ne m'en arrivera ni plus ni moins... oui, mes amies, je retrouve mon énergie. Tu m'as poussée à bout, Tapedur, prends garde à toi!

BERLINGUETTE, MARGUERITE.

Brave!

MARGUERITE.

Il est temps que le sexe outragé se révolte

BERLINGUETTE.

Oui, guerre aux hommes mariés! jurez-moi de me seconder, et ça va être ronflant!... je me mets à votre tête, et je révolutionne toute la fabrique. Ça va-t-il?

MARGUERITE *et* DOUCETTE.

Ça va!

BERLINGUETTE.

Je reçois vos sermens.

ENSEMBLE.

AIR *du Triolet.*

Liguons-nous dès ce jour,
Et que dans ce séjour
Avant peu les maris
Sévèr'ment soient punis!
Pour avoir du succès
Ne nous quittons jamais!
Serrons-nous, et surtout tenons bien nos bonnets!

Berlinguette va sonner la cloche.

SCENE XII.

LES MÊMES, TOUTES LES FEMMES.

CHOEUR.

AIR : *Clochette de la Pagode* (Cheval de Bronze).

Quand la cloche nous appelle,
Nous accourons tous ici;
Quelle aventure nouvelle?
Parlez, parlez! nous voici!

BERLINGUETTE.

Ah! vous êtes étonnées d'entendre la cloche de travail un jour de dimanche, n'est-ce pas?... Vous voilà toutes pimpantes, et croquant le marmot en attendant vos époux, qui vous trompent comme de pauvres innocentes que vous êtes!

CLAUDINE.

Qui nous trompent!

TOINETTE.

Pas possible.

BERLINGUETTE.

Oui, mes chères camarades, oui, faibles femmes, qui n'avez que vos ongles pour défense, à l'heure qu'il est ils doivent se trouver avec un tas de femmes de pacotille qui sont arrivées hier de Paris tout exprès pour débaucher vos hommes!

TOUTES.

Quollo infamio !

MARGUERITE.

Pour mei, si Mouton trempait dans de pareilles horreurs, je ne lui laisserais pas ses deux yeux pendant vingt-quatre heures !

DOUCETTE.

Quant à mon mari... eh ! je vous jure qu'il ne le portera pas en paradis ; j'ai la téte mentée... il va y avoir du grabuge ; faites comme moi !

CLAUDINE.

Tout ce que tu feras, nous le ferons.

TOINETTE.

Et sans reculer, va, sois tranquille.

TOUTES.

Oui, oûi !

BEALINCOUETTE.

Très-bien, sacrelotte !... très-bien !

TAPEDUR, *dans la coulisse.*

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce qu'il y a ?

DOUCETTE.

C'est sa voix !

BEALINCOUETTE.

Ce sont eux ! ce sont nos maris !

DOUCETTE, *un peu déconcertée.*

C'est drôle ! v'là que je tremble !

BERLINGOUETTE.

Allons, Doucette, ne faiblis pas... solide au poste !... nous sommes là pour te prêter main forte !

SCENE XIII.

Les Mêmes, TAPEDUR, BEAUBLOND, tous les Ouvriers.

TAPEDUR.

Pourquoi que la cloche a tinté?... Vous ici, mesdames?

MARGUERITE.

Oui, monsieur Tapedur.

BEAUBLOND, *bas à Tapedur.*

Prudence et mystère, Tapedur.

TAPEDUR, *bas.*

Sois tranquille ! (*Haut.*) Puisque vous voilà toutes réunies, mesdames, nous aurons l'honneur de vous faire à savoir que des affaires particulières, et d'homme à homme, nous forcent, en masse, à remettre à une autre époque la partie d'aujourd'hui... en vous priant d'agréer les expressions de nos regrets.

MARGUERITE.

Ah ! vous avez dos affaires !

DOUCETTE, *qui était un peu à l'écart, s'approchant de Tapedur.*

Et c'est pour des choses graves, à ce qu'il paraît ?

TAPEDUR.

Qu'est-ce que je vois? Doucette ici, au lieu d'être à sa besogne!... Est-ce qu'on serait en contravention avec mes volontés ?

DOUCETTE.

Non... on se gêne !

BEALINGOUETTE.

Bonsoir, monsieur Tapedur... ça va bien, j'en suis charmée... Madame, qui a le malheur d'être votre épouse, aurait deux mots à vous communiquer.

TAPEDUR.

Je tombe de mon n'haut !... Doucette, je vous conveque d'amitié à prendre le chemin de la cassine un peu plus vite que ça !... ou sans quoi...!

DOUCETTE.

Ou sans quoi... quoi ?

TAPEDUR.

Quoi?... je relève ma manche... histoire de te l'apprendre, en deux mots, à l'aide de cette chose !

DOUCETTE.

Ah ! c'est comme ça que tu t'y prends... eh bien, je n'irai pas à la maison ! je me moque de tes menaces!... je me moque de tes ordres!... je me moque de toi!

TOUTES.

Bravo ! Doucette !

BEAUBLOND.

La friture va répandre !

TAPEDUR.

Je ne sais pas si je dors ; mais ce qu'il y a de sûr c'est que je rêve !

DOUCETTE.

Ah ! ça t'étonne que je te réponde, vieux tyran !... c'est comme ça pourtant ! J'ai supporté assez long-temps tes humeurs et tes brutalités... à c' t' heure, je reprends ma dignité de femme, et je te défends de me toucher du bout des doigts... ou sans quoi...!

TAPEDUR.

Ou sans quoi... quoi ?

DOUCETTE.

Je relève ma manche... histoire de te l'apprendre en deux mots... à l'aide de cette chose !...

TAPEDUR.

Doucette !

DOUCETTE.

Tapedur !

TAPEDUR.

Tu le veux comme ça ?

DOUCETTE.

Je le veux comme ça !

TAPEDUR.

Gare aux épaules !

DOUCETTE.

Gare à ton nez !

TAPEDUR.

V'l'à que j'approche !

DOUCETTE.

N'approche pas !

TAPEDUR.

Ah ! c'en est trop !

DOUCETTE.

Tiens !...

Elle lui donne un soufflet.

BEAUBLOND *et* TOUS LES HOMMES.

Un soufflet !

TOUTES LES FEMMES.

C'est bien fait !

CHOEUR.

AIR : *A nos sermens l'honneur t'engage* (de la Muette).

LES FEMMES.

Oui, c'est bien fait !
Tant d'insolence
Vaut bien, je pense,
Un bon soufflet !

LES HOMMES.

Qu'a-t-elle fait ?
Quelle imprudence !
Dieu ! quelle offense !
Et quel soufflet !

TAPEDUR.

J'en suis encore ébloui !

BEAUBLOND, *doucement.*

Ah ! madame Doucette, un soufflet !

BERLINGUETTE.

Beaublond, ne vous mêlez pas de ça, où jo vous donne la seconde édition corrigée et considérablement augmentée !... toujours à l'aide de cette chose.

TAPEDUR, *toujours stupéfait.*

Un soufflet !... à moi !... un soufflet !...

DOUCETTE.

Ah ! te v'l'à tout bête !... vilain capon ! mais c'est rien que ça... jo m'y ferai la main, et tu en verras bien d'autres, gros polisson !... et pour commencer, je te défends de retourner au cabaret... et tu vas rentrer à la maison !

TAPEDUR.

A la maison ?... moi ?

DOUCETTE.

A la maison, ou je recommence.

TAPEDUR, *reculant.*

T'oserais encore ?

TOUTES LES FEMMES.

Il restera !... il no restera pas !...

TAPEDUR.

Non ! je ne resterai pas !... et personne ne restera... n'est-ce pas, les amis ?

TOUS.

Oui ! oui !

BERLINGUETTE.

Vous ne voulez pas rester ?...

TOUS.

Non ! non !

BERLINGUETTE.

Eh ben ! c'est ce que nous allons voir. A moi, mesdames !

TOUTES LES FEMMES.

En avant !

Elles se précipitent vers la porte du fond, pour barrer le passage a leurs maris ; ceux-ci les font pirouetter et se sauvent.

SCENE XIV.

TOUTES LES FEMMES, *et peu après* MOUTON.

TOUTES LES FEMMES, *redescendant sur le devant de la scène.*

Ah ! les gredins ! les pendards !

MARGUERITE.

C'est égal, vive Doucette !

TOUTES.

Oui, vive Doucette !

MARGUERITE.

Ça n'empêche pas que vous ne les avez pas fait rester !... et dire que mon homme n'était pas avec eux !... C'est une partie manquée.

BERLINGUETTE.

Ton homme ? le v'là qui arrive !

MARGUERITE.

Lui ? il n'a donc pas fait sa commission ? Ah ben ! son affaire est bonne !

BERLINGUETTE.

Comme il accourt à sa perte, l'infortuné !

MOUTON, *entrant.*

Tiens ! plus que ça de jupons !... merci du peu. (*A part.*) Je croyais trouver les autres ici, ils ne sont pas au café.

MARGUERITE.

Mouton, d'où viens-tu ? (*Aux autres.*) Vous allez voir.

MOUTON.

D'où ce que je viens ? (*A part.*) Faut lui déguiser la vérité. (*Haut.*) Ma petite femme, je viens de chez la nourrice de Loulou, notre enfant à nous deux, mais en v'là un événement ! elle était sortie : c'est une fantaisie qui lui aura pris.

MARGUERITE.

Mouton, vous mentez.

BERLINGUETTE.

Voyons, je te demande sa grâce.

MOUTON.

Ma grâce ! pour de quoi ? est-ce que j'ai commis de la fausse monnaie ?

MARGUERITE.

T'es de complot avec les autres... tu voulais me faire des infidélités ! Mouton, je le sais, ton nez remue.

MOUTON, *souriant.*

Ah ! je n'avais pas songé à ça. Eh ben ! oui, j'étais de complot avec les autres, je ne le cèle pas ; mais pour des infidélités, je le cèle, je fais mieux, je le nie. Embrasse-moi, voyons, je le nie, embrasse-moi, ah ! bah !

DOUCETTE.

Voyons, fais la paix avec lui.

MARGUERITE.

Faire la paix avec un mauvais sujet, un libertin !

MOUTON.

Que c'est bête ! est-ce que j'en ai l'enveloppe, d'un libertin ? si j'en avais l'enveloppe, je ne dis pas... j'ai voulu m'amuser, v'là tout !

MARGUERITE.

Et t'amuser sans moi?

MOUTON.

Oui, c'est vrai, à cause de l'occasion.

MARGUERITE.

Ah! tu l'avoues... et tu ne crains pas que ta femme te corrige?

Elle fait le geste de lui donner un soufflet.

MOUTON.

Ah! non, ça c'est prohibé, Minette.

MARGUERITE.

C'est prohibé!

MOUTON.

Bougonne-moi, c'est bon! rends-moi pas content, fais de l'orage, ça passe encore: j'aime le calme, et je reste dans le bruit pour être tranquille, mais...

MARGUERITE.

Mais...

MOUTON, *montrant sa joue.*

Il faudrait pas toucher là.

MARGUERITE.

Et pourquoi?

MOUTON.

Parce que je ne veux pas.

MARGUERITE.

Tu ne veux pas?

MOUTON.

Oui, Minette, c'est défendu.

MARGUERITE.

C'est défendu? tu me défies donc devant toutes ces dames?

MOUTON.

Devant toutes ces dames, je le défends.

MARGUERITE.

Tu le défends! eh bien! v'là le cas que je fais de ta défense.

Elle lui donne un soufflet, Mouton jette un cri.

TOUTES.

Ah! Marguerite!

MOUTON, *furieux.*

Une giffle! Marguerite, tu m'as battu et je ne peux pas te le rendre! Marguerite, ça me cuit... oh! si c'était pas une femme... mais c'est une femme. Oh! il faut que je me venge, qu'on m'apporte un hiène, une lionne! qu'on me fabrique des monstres et qu'on m'enferme avec eux! faut que je déchire, je veux me venger.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! il me fait peur.

MOUTON.

Marguerite, Mouton était bon enfant, à c't' heure Mouton sera autre chose.

MARGUERITE.

Ah! après tout, pour une giffle de plus ou de moins, en v'là assez!

BERLINGUETTE.

Oui, occupons-nous de nous: vos maris sont allés de leur côté boire, rire et s'amuser, eh bien! révoltons-nous! de notre côté rions et amusons-nous. Du plaisir! de la joie! de l'étourdissement! Suivez-moi toutes en répétant ce cri vainqueur: A bas les hommes!

TOUTES.

A bas les hommes!

MOUTON, *à Marguerite, la retenant par le bras et la ramenant sur le devant de la scène.*

A bas les hommes! excepté le tien.

CHOEUR.

AIR *du chœur de Masaniello* (de Caraffa).

LES FEMMES.

Assurons-nous de la victoire,
Sans eux sachons nous divertir.
Nous pouvons nous couvrir de gloire,
Sachons vaincre ou mourir.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un hangar dans l'intérieur de la fabrique. Des pièces d'étoffes sont disposées autour des charpentes.

SCENE PREMIÈRE.

BERLINGUETTE, DOUCETTE, FEMMES *à table*, BEAUBLOND *caché.*

Au lever du rideau, toutes les femmes sont à table, présidées par Berlinguette; des sentinelles se promènent au fond; une cuve est placée à droite, des portes de petits caveaux à gauche.

BERLINGUETTE.

Onzième et dernier couplet.

AIR *du chœur de Masaniello* (de Caraffa).

Ces messieurs ont trouvé commode
De garder pour eux chaque emploi;
Et, non contens d'avoir fait l' code,
Ils veul'nt encor nous fair' la loi.
La paur' femme brod' comme un' machine,
Des pantouffes et des bonnets grecs;
On s'avilit dans la cuisine
A leur fricasser des beefteaks!

Enfin, tout est pour eux, les places d'huissiers, de commissaires-priseurs et de gardes-champêtres. Et qu'est-ce qu'ils font pour cela? ils payent les portes et fenêtres et puis ils montent la garde avec un uniforme qui leur donne un petit air vainqueur... c'est ça des citoyens, je veux être quelque chose aussi, moi!

TOUTES, *se levant.*

Et moi aussi.

CHOEUR.

A notre tour montrons qui nous sommes;
A bas les hommes.

BEAUBLOND, *sous la table.*

Voilà une heure que je n'ose pas bouger. Ah! les gaillardes! Dieu! que je suis engourdi!

BERLINGUETTE.

Mesdames, à la santé de la liberté du sexe!

TOUTES, *buvant.*

A not' liberté!

DOUCETTE.

Ça n'empêche que quand on a l'habitude d'être mariée, on y tient, et il me semble que si Tapedur venait me demander pardon...

BERLINGUETTE.

Tu lui pardonnerais? mais c'est donc de l'eau de mélisse qui coule dans tes veines? comment! t'es couverte de lauriers et tu veux les flétrir!

DOUCETTE.

Non, t'as raison, il faut tenir bon.

BEAUBLOND.

Je me demande si j'ai jamais eu des genoux.

DOUCETTE.

Quel malheur que Marguerite ne soit pas des nôtres! aussi elle a eu tort de battre un bon garçon comme Mouton.

BERLINGUETTE.

Elle a sorti des bornes, elle y est rentrée! Cependant, femmes, mes égales et mes semblables, j'ai à vous proposer une proposition.

TOINETTE.

Laquelle?

BERLINGUETTE.

Il y a de la lâcheté à nous de laisser Marguerite seule chez elle quand ici l'on se divertit : Allons la délivrer.

TOUTES.

Oui, oui!

LA SENTINELLE, *en dehors.*

Qui vive!

BERLINGUETTE.

Chut! écoutez!

LA SENTINELLE.

Qui vive!

MARGUERITE, *de même.*

Amie!

DOUCETTE.

C'est la voix de Marguerite!

TOINETTE.

Elle accourt par ici.

SCENE II.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Me voilà!

BERLINGUETTE.

Ton mari te l'a donc permis?

MARGUERITE.

Lui? ah! ben oui, il est trop féroce, le scélérat! Si on se serait jamais attendu à un changement à vue comme ça!

DOUCETTE.

Mais alors comment se fait-il...?

MARGUERITA.

Figurez-vous que j'étais enfermée à double tour; je faisais les cent dix-neuf coups; je criais au feu, au secours, je m'égosillais, rien!... Vous savez que le gueux m'a donné son portrait il y a un an? quéqu' chose de cher, douze francs, sans le cadre; dans mes évolutions je me trouve devant sa miniature, et je me mets à lui dire un tas d'horreurs : je l'appelle brigand, kalmouck, et je lui efface le nez... tout-à-coup j'entends la clef tourner dans serrure; je prends le pot à l'eau, et je m'apprête à le rafraîchir; la porte ne s'ouvre pas... je m'approche doucement, la serrure cède; je passe la tête, personne dehors.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Sur mon passage aucun obstacle,
Ça m'interdit quelques instans,
C'était vraiment comm' par miracle
Que je r'trouvais la clef des champs.
D'où vient l' bonheur qui nous arrive?
Peu m'import' !... sans m'occuper d' ça,
De ma prison lestement je m'esquive,
Je prends mon vol, j'accours et me v'là!
Et l' principal c'est que me v'là!

BERLINGUETTE.

Justement, nous allions te délivrer.

MARGUERITA.

Et qu'est-ce que vous avez résolu?

DOUCETTE.

De nous amuser de notre côté, pendant que ces messieurs s'amusent du leur.

BERLINGUETTE.

Et s'ils reviennent, de les chasser tous, de repousser la force par la force.

MARGUERITE.

Ceci me va! oh! je voudrais en tenir un, pour me venger de ma prison; comme je le grifferais!

BEAUBLOND, *qui soulevait la nappe pour écouter Marguerite, la laisse tomber vivement.*

Eh bien, excusez! merci, petite chatte.

BERLINGUETTA.

Ah! ils dansent! eh bien! nous aussi nous allons danser.

TOUTES.

Oui, oui, dansons.

BERLINGUETTE.

Enlevez la table.

BEAUBLOND.

Je suis pincé!

Plusieurs femmes enlèvent la table.

TOUTES.

Un homme! nous en tenons un!

MARGUERITA.

Je le veux, je le demande! il faut qu'il paie pour tous!

BEAUBLOND.

Essaim de beautés, ne me sacrifiez pas.

MARGUERITE *et* DOUCETTE.

Beaublond!

BERLINGOUETTE, *à part.*

Beaublond! l'imprudent! je l'aime, je le sauverai! (*Haut.*) Comment vous êtes-vous insinué ici, et pourquoi?

BEAUBLOND.

Modèle de courage, par admiration et par dévouement.

DOUCETTE.

La preuve?

TOUTES.

Oui, la preuve?

BEAUBLOND, *à part.*

Essayons une colle. (*Haut.*) Marguerite n'était-elle pas captive dans son domicile?

MARGUERITE.

C'est vrai!

BEAUBLOND.

Gémissant de ses tortures, j'ai tout bravé pour être son libérateur!

BERLINGOUETTE.

Il se pourrait!... Alors Beaublond est un ami.

MARGUERITE.

Au fait, il n'a jamais fait cause commune avec nos maris.

TOINETTE.

C'est vrai, jamais!

BEAUBLOND.

Avec eux! ah! j'en rougirais! je n'ai jamais aimé les maris; j'ai toujours préféré leurs femmes.

BERLINGOUETTE.

Beaublond, vous êtes des nôtres!

DOUCETTE *et* MARGUERITE.

Adopté!

BEAUBLOND, *à part.*

Profitons de cette heureuse chance. (*Bas à Marguerite.*) Belle Marguerite, j'ai à vous demander un moment d'entretien, au nom d'un cœur aimant.

MARGUERITE, *à part.*

C'est Mouton qui se repent et qui l'envoie. (*Bas à Beaublond.*) Quand, et où?

BEAUBLOND, *de même.*

Ici, dans une demi-heure.

BERLINGOUETTE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à dire à Marguerite?

BEAUBLOND, *bas à Doucette.*

Un homme qui veut jurer à vos pieds amour et fidélité voudrait vous parler en particulier.

DOUCETTE, *à part.*

Est-ce Tapedur qui voudrait...? (*Bas à Beaublond.*) Qu'il soit ici dans trois quarts d'heure.

BEAUBLOND, *à part.*

Elles sont à moi.

BERLINGOUETTE, *l'observant.*

Comment! il cause aussi avec Doucette! je vais le faire danser avec moi. (*Haut.*) En place, la contredanse.

Elle va inviter Beaublond.

TOUTES.

En place!

Elles se disposent à danser; on entend frapper dans la coulisse.

BERLINGOUETTE.

On a frappé! Qui est-là?

CLAUDINE, *en sentinelle.*

Je ne peux pas voir, mais j'ai entendu des voix d'hommes.

Rumeurs dans l'assemblée.

BERLINGOUETTE.

Des hommes, nous n'en recevons pas. (*Allant au fond.*) Passez votre chemin, il n'y a personne. (*On voit s'agiter un mouchoir blanc au-dessus du mur du fond.*) Que signifie cela? Est-ce qu'une de vous, mesdames aurait perdu son mouchoir?

BEAUBLOND.

Mais non, c'est un signal... Ça veut dire que des parlementaires vous sont envoyés par les hommes.

BERLINGOUETTE.

Faut-il les recevoir?

TOUTES.

Oui, non, oui, oui, non, non.

BERLINGOUETTE.

Puisque vous êtes toutes du même avis, qu'ils entrent!

BEAUBLOND, *à part.*

Diable! ils vont me voir! (*Haut.*) Dites donc: vous savez qu'on bande les yeux aux parlementaires?

BERLINGOUETTE.

Ainsi soit fait; allez.

BEAUBLOND, *à part.*

Comme ça, je ne crains rien.

BERLINGOUETTE.

Mesdames, de la dignité. (*A Beaublond.*) Beaublond, retirez-vous, vous devez rester neutre.

BEAUBLOND.

Je ne demande pas mieux.

Il se retire dans le fond.

DOUCETTE, *qui regarde au fond.*

Eh mais, je ne me trompe pas, c'est Mouton!

MARGUERITE.

Mon mari!

DOUCETTE.

Et Tapedur qui l'accompagne... Allons, bon, il va de côté.

Un peloton de femmes ramène Mouton et Tapedur. Ils ont les yeux bandés.

SCENE III.

LES MÊMES, MOUTON, TAPEDUR.

TAPEDUR.

Air *de la Périchole.*

D'un parlementaire
Respectez l'habit!
Pourquoi ce mystère?
Où c' qu'on nous conduit?

MOUTON.

Sur notre passage
S'il se trouve un trou,
Ma chér', j' vous engage
A crier casse-cou!

VAPEDUR.

Ah! nous y v'là!

MOUTON.

Je veux une petite arc! je veux une petite arc!

BERLINGUETTE.

Un arc?

MOUTON.

Oui, avec des flèches dedans un petit carquois.

BERLINGUETTE.

Pourquoi faire?

MOUTON.

J'ai un bandeau dessus les yeux, je suis un amour; il ne me manque que des ailes au dos... Qui ma mettra des ailes au dos?

VAPEDUR.

Si Doucette est ici, malgré que j'aie bu un petit coup, elle ne dira pas quo j'y vois double.

MARGUERITE.

Pendant qu'il n'y voit pas, j'ai bien envie....

Elle pince.

MOUTON.

Ah! qu'est-ce qui ma chatouille? j'ai cru reconnaître la main caressante de ma femme. (*A part.*) Si alle savait que c'est moi qui lui ai ouvert...

BERLINGUETTE.

Que nous voulez-vous? parlez, nous vous écoutons.

MOUTON.

Tapedur, dis leur-z'y nos raisons.

TAPEDUR, *bredouillant.*

Je veux bien... Vous saurez donc, mesdames... que... à cause... de la circonstance...

MOUTON.

Tapedur, tais-toi, ton organe n'est pas dans son assiette ordinaire. Mesdames, nous nous sommes laissé comprimer les paupières pour arriver jusqu'à vous, et vous dire plusieurs choses, dont en voici une: Vos époux vous désirent... c'est pas qu'ils faiblissent, c'est par rapport à vos physiques. On se croit fort, on dit à sa femme: Va te promener; et puis, vient un moment on c' que la diable de tête travaille; on se dit: Tiens, mais elle avait un joli pied, une belle taille, des épaules de satin, des...la mémoire est là qui trottine, qui trottine... et va donc te faire fiche, il n'y a plus moyen d'y tenir: c'est pourquoi vos maris, que vous avez tant de fois pressés sur vos cœurs, désirent voir s'y replacer encore, pour procéder à un oubli général et à un raccommodement particulier: voilà ce qu'on vous propose!

BERLINGUETTE.

Nous allons nous consulter à ce sujet. Marguerite, Doucette, surveillez-les.

Doucette et Marguerite s'approchent de leurs maris; Berlinguette se consulte avec les femmes dans le coin du théâtre.

MOUTON.

Est-ce qu'on va nous laisser long-temps comme ça déguisés en Bélisaires?

TAPEDUR.

Qu'on me rende au soleil, je veux voir le soleil!

MOUTON.

Oui, le soleil; qu'on m'apporte le soleil, l'homme et les fleurs en ont besoin.

Ils veulent porter la main à leurs bandeaux.

MARGUERITE *et* DOUCETTE.

Doucement! on ne touche pas à ça!

MOUTON.

Ah! c'est nos gardes. Madame Mouton, vous avez donc le cœur d'être le gendarme de votre mari?

MARGUERITE.

J'ai ma consigne.

DOUCETTE *à Tapedur.*

Silence! voici notre chef!

BERLINGUETTE, *faisant ranger les femmes en ordre.*

Qu'on les rende à la lumière!

TAPEDUR.

Vive la clarté, dit l'aveugle.

MOUTON.

Que vois-je? ah! suis-je dans la contrée des amazones?

BERLINGUETTE.

Parlementaires, voici le résultat de la décision: Les hommes mettent les pouces parce qu'on leur a montré les dents. Il paraît que vos conquêtes ne sont pas le Pérou, puisque vous les quittez si vite. Ah! vous regrettez vos femmes, mes pauvres chats! qu'on vous laisse approcher, vous ferez gros dos, un tas de ron ron, et demain vous donnerez des coups de patte... du tout, plus de gazouillement, les fauvettes sont couchées. Je parle au nom de la majorité: à partir d'aujourd'hui, vos épouses vous traiteront comme des inconnus, comme de simples passans; retournez avec vos pas grand'choses, vos propositions sont repoussées.

MOUTON.

Mais vous jasez comme des enfans, il y a la loi pour nous.

MARGUERITE.

Nous nous en moquons!

TAPEDUR.

Si nous voulons vous avoir?

DOUCETTE.

Et si nous ne voulons pas de vous?

MOUTON.

Nous allons tous venir ici.

BERLINGUETTE.

Nous nous barricaderons.

TAPEDUR.

Nous allons venir vous assiéger.

MARGUERITE.

Nous nous défendrons.

MOUTON.

Nous vous prendrons d'assaut.

BERLINGUETTE.

C'est ce que nous voulons voir.

MOUTON.

Vous voulez pas de la douceur?

TOUTES.

Non, non.

MOUTON.

C'est votre dernier mot?

TOUTES.

Oui,oui.

MOUTON.

Eh ben! je vas aller leur dire: Vos femmes ont la tête montée, elles jouent aux militaires, venez-vous-en un petit peu, vous prendrez chacun la vôtre, vous l'emporterez chez vous.

BERLINGUETTA.

Quelle insolence! (*A part.*) Un coup de politique! (*Haut.*) Amies, qu'on se saisisse de ces hommes et qu'on les garde prisonniers. Ça fera toujours deux de moins.

MOUTON et TAPEDUR.

Nous, prisonniers?

TAPEDUR.

Mais ça ne se fait pas, nous sommes parlementaires.

MOUTON.

Et un parlementaire est une chose qui entre et qui sort à volonté. Lisez plutôt les histoires de l'empereur.

BERLINGUETTA.

L'empereur a fait ce qu'il a voulu, nous faisons ce que nous voulons. Par exemple, on aura pour vous des égards: vous pourrez circuler dans la fabrique; vous êtes prisonniers sur parole, on se fie à vous. (*Aux femmes.*) Qu'on leur attache les mains!

On leur attache les mains derrière le dos avec des serviettes.

MOUTON et TAPEDUR.

C'est une horreur, une indignité!

CHOEUR.

(*Domino noir.*)

TOUTES LES FEMMES.

AIR:

Point de pitié,
Pour vous plus d'amitié,
Infâmes renegats!
Gueux, coquins, scélérats,
Non, vos femmes, hélas!
Ne se jetteront pas (*bis.*)
Désormais dans vos bras.
Dès aujourd'hui,
Dédaignant votre appui,
Nous saurons nous défendre...
Nous ne voulons ici
Desormais vous entendre.
Vous êtes des vauriens,
D'insignes libertins (*bis*)!
Des gueusards, des gredins.

BERLINGUETTA.

Grenadières et chasseuses, à vos postes.

TOUTES.

A nos postes!

Elles sortent.

SCENE IV.

MOUTON et TAPEDUR, *les mains attachées.*

MOUTON.

Eh ben!

TAPEDUR.

Eh ben!

MOUTON.

Mais c'est nous assimiler à deux malfaiteurs en dehors de la société..

TAPEDUR.

Cependant nous sommes dedans.

MOUTON.

Pourtant si on était méchant! on peut pas être méchant! Pauvre créatures faibles, l'homme n'a pas été mis au monde pour vous faire du mal, vous savez bien le contraire.

TAPEDUR.

Et puis deux hommes seuls contre un troupeau de femmes, pas moyen... j'ai voulu me défendre, excusez! elles m'ont entortillé comme si que j'étais au maillot.

MOUTON.

Tapedur, soyons grands dans le malheur, confondons nos infortunes, jette-toi dans mes bras.

TAPEDUR.

Que t'es bête! nous ne pouvons pas.

MOUTON.

Eh ben! donne-moi une prise. Quoique ça, dis donc, si elles allaient tenir bon!

TAPEDUR.

Quoi?

MOUTON.

T'as pas entendu Berlinguette? « A partir d'aujourd'hui, vos femmes vous traiteront comme » de simples inconnus. » Ça serait embêtant, hein?

TAPEDUR.

Ça ne m'irait pas du tout.

MOUTON.

Eh ben! et moi donc, avec mes passions orageuses.

TAPEDUR.

Comment, dans la quantité, il n'y aura pas une femme qui viendra nous délivrer?

SCENE V.

Les Mêmes, BEAUBLOND.

BEAUBLOND, *arrivant avec mystère.*

Non, mais il y aura un homme.

TAPEDUR et MOUTON.

Beaublond ici!

BEAUBLOND, *à part.*

Chut! s'ils restent là, adieu mes rendez-vous! (*Haut.*) Oui, Beaublond, prisonnier comme vous, et qui vient vous sauver. Avant tout, que je vous dégage les mains, car ça doit vous gêner.

TAPEDUR, *à part.*

Comment diable qu'il se trouve ici?

MOUTON.

Le fait est qu'on croirait pas comme les mains sont utiles!

BEAUBLOND.

Je sais un endroit qui n'est pas gardé, la petite porte au charbon! vite, sauvez-vous.

TAPEDUR.

Sauvez-vous, sauvons-nous.

BEAUBLOND.

Du tout, sauvez-vous! moi, j'ai deux mots à dire à Berlinguette, et je vous rejoins.

SCENE VI.

LES MÊMES, MARGUERITE, DOUCETTE, BERLINGUETTE, *arrivant doucement au fond.*

TAPEDUR, *à part à Mouton.*

Il veut rester, ça n'est pas clair.

MOUTON.

Le fait est quo c'est louche.

TAPEDUR.

Avant tout, jo voudrais voir ma femme, parce que j'ai oublié do lui dire....

Il fait signe à Mouton.

MOUTON.

Je veux voir aussi mon épouse, et mon bleu qui est depuis ce matin sur le feu.

BEAUBLOND.

Revoir vos femmes! mais, malheureux, vous devenez donc timbrés?

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

BEAUBLOND.

Tiens, écoute: ta Doucette, v'là ce qu'elle disait : Tapedur n'est pas au bout, oous avons de vieilles dettes à régler, jo lui en ferai voir des cruelles!

DOUCETTE.

Ah! le vilain menteur!

BEAUBLOND, *à Mouton.*

Et ta Marguerite! Mouton a beau faire le méchant, faudra qu'il trime comme auparavant.

MARGUERITE.

Ah! l'hypocrite!

BEAUBLOND.

Et Berlinguette, la bonne pièce : Bravo! qu'elle criait, tapez, tapez, les bêtes sont dures!

BERLINGUETTE.

Oh! le galopin!

DOUCETTE, *aux femmes.*

Venez, je devine tout; il faut qu'il nous paie ça! venez.

Elles sortent.

BEAUBLOND.

Allons, dépêchez-vous de déguerpir... mais avant, attendez que je voie s'il n'y a personne.

Il va examiner au fond.

TAPEDUR, *bas à Mouton.*

Mouton, j'ai un soupçon qui mo dégrise totalement.

MOUTON, *de même.*

Tu as un soupçon?

TAPEDUR, *de même.*

Ce Beaublond qui nous promet des femmes qui n'arrivent pas, qui disparaît d'au milieu de nous, et que nous retrouvons ici... Mouton, Beaublond en veut à nos femmes.

MOUTON, *de même.*

Tu crois qu'il voudrait nous faire... cette malhonnêteté?

TAPEDUR.

Aussi je ne m'en vais pas... Chut! le v'là!

BEAUBLOND, *qui a examiné de tous côtés.*

Personne! filez, v'là le bon moment.

TAPEDUR, *à part.*

Est-il pressé, ce gaillard-là!

MOUTON.

Moi, j'aime autant pas m'en aller; je vas voir ma couleur.

TAPEDUR.

Et moi, je vas retrouver les amis. Adieu, Beaublood, ne tarde pas trop.

BEAUBLOND.

Je te marche sur les talons.

TAPEDUR.

Je t'en souhaite, je vas te suivre do l'œil.

(Il sort.

BEAUBLOND.

On va venir; vite, Mouton, à ton laboratoire.

MOUTON.

J'y vole. (*A part.*) Ma femmo est incapable des idées de Tapedur. Je pars l'ame tranquille. (*Haut.*) Au revoir, Beaublond, t'es bel homme, toi, mais faut pas en abuser; au revoir, joli Beaublond!

Il sort.

SCENE VII.

BEAUBLOND, *seul.*

Faut pas en abuser! est-ce qu'il soupçonnerait...? oh! non, il est trop Nicodème. La place me reste, vivat! Tapedur est retourné aux noces de Cana, Mouton a le nez dans sa teinture, à moi les femmes de ces jobards.

SCENE VIII.

BEAUBLOND, DOUCETTE, *puis* TAPEDUR.

DOUCETTE, *toussant légèrement, à part.*

Tapedur est là! vengeons-nous du traître. (*Haut.*) Hum! hum! hum!

BEAUBLOND.

Oh! c'en est une! ô Doucette! ô mon astre!... vous ici, seule avec moi!

DOUCETTE.

Mais dam! d'après ce que vous m'avez glissé tantôt dans l'oreille.

BEAUBLOND.

Ah! Doucette, vous avez donc compris que je vous adoro... d'une manière ignorée des mortels?

TAPEDUR, *paraissant au fond.*

Je ne m'étais pas trompé, ça y est!

BEAUBLOND.

Votre ignoble mari est allé se plonger dans des flots de piquette. Ah! non, vous n'avez jamais pu aimer ce gros être-là!

TAPEDUR.

Grande canaille !

Il ôte peu à peu son chapeau, son habit, puis retrousse ses manches de chemise.

DOUCETTE, *à part.*

Tapedur est là ! bravo ! (*Haut.*) Monsieur Beaublond, vous en dites peut-être autant à toutes les femmes ?

BEAUBLOND.

Moi ! qu'il en vienne une, qu'il en vienne cent ! que l'univers paraisse ; et si une voix flétrit mon innocence, traitez-moi publiquement de fourbe et d'imposteur. Doucette, gentille comme vous êtes, il faut qu'un physique agréable s'unisse au vôtre ; Tapedur est un affreux modèle !

Il lui baise la main.

TAPEDUR.

Je n'ai plus qu'une manche à retrousser !

DOUCETTE.

Monsieur Beaublond, vous êtes trop pressant.

BEAUBLOND.

Prélude charmant d'un moment enchanteur, ô Vénus, ton enfant m'entre dans le cœur. Doucette, dites que vous m'aimez, dites que vous me trouvez bien gentil !

DOUCETTE.

Cet aveu que vous exigez, puis-je le faire sans rougir ?... Monsieur Beaublond, ne me regardez pas.

BEAUBLOND.

Enfant ! eh ben, voyons, na, je me retourne, et je ferme les yeux. Ah ! je vais donc recueillir le fruit de ma persévérance... cet aveu que j'implore, laissez-le échapper, mon cœur s'apprête à le recevoir.

TAPEDUR, *lui donnant un coup de pied au derrière.*

Tiens, le v'là !

BEAUBLOND, *sans bouger de place.*

Ciel !

Doucette rit aux éclats.

TAPEDUR.

Ce n'est qu'un à-compte. Quant à vous, perfide...

DOUCETTE, *riant toujours.*

Ah ! ah ! ah !

TAPEDUR.

Oh ! vous avez beau cacher votre jeu, j'ai tout vu, tout entendu ; et je vous quitte, je divorce !... je ne veux plus de vous !

DOUCETTE.

Tapedur, écoute-moi.

TAPEDUR.

Je n'écoute rien ; adieu !

BEAUBLOND.

Il s'en va ! ô merci, mon Dieu !

TAPEDUR.

Mais avant...

Il allonge un second coup de pied à Beaublond, qui se retourne pour recevoir un soufflet, puis un autre coup de pied et un autre soufflet ; tout ceci très-vivement.

BEAUBLOND.

A la garde !

DOUCETTE, *poursuivant Tapedur, qui s'éloigne.*

Tapedur ! Tapedur ! écoute-moi donc !

SCENE IX.

BEAUBLOND, *puis* MARGUERITE.

BEAUBLOND.

Il est parti !... ah ! il a bien fait ! je ne sais ce qui m'a retenu... (*se tâtant le derrière*) le gros brutal ! Les femmes me sont chères, mais j'avoue que d'ici à quelque temps je me repose ; tâchons de m'esquiver sans que Tapedur m'aperçoive.

MARGUERITE, *paraissant au fond.*

Monsieur Beaublond !

BEAUBLOND.

Marguerite !

MARGUERITE, *mystérieusement.*

C'est moi, me voilà, je vous l'avais promis.

BEAUBLOND.

Ah ! c'est vous, Marguerite ? ah ! oui, pour le rendez-vous. (*A part.*) Merci, j'en ai plein le dos des rendez-vous.

MARGUERITE.

Comment ! c'est ainsi que vous me recevez ? vous, ce matin si galant, si empressé !... ah ! monsieur Beaublond, je suis blessée !

BEAUBLOND, *à part.*

Pardieu ! et moi aussi ; au fait, je me sens beaucoup mieux, et puisque cette petite est folle de moi...

MOUTON, *de la coulisse.*

C'est bien ! c'est bon ! je vais à mes affaires.

BEAUBLOND, *faisant un bond.*

Mouton ! mais c'est un guet-apens !

MARGUERITE.

Mouton ! mon mari ! ah ! je me sauve !

BEAUBLOND.

Je suis sûr qu'il est armé d'une énorme trique ; que faire ? je n'ose m'en aller : Tapedur qui m'attend sans doute pour m'inonder de coups de pieds... où me cacher ?... cette porte... elle est fermée... ah ! cette cuve, c'est le ciel qui l'envoie.

Il monte dans la cuve et s'y cache.

SCENE X.

MOUTON, *ayant une terrine de teinture sur la tête*

D'après les hurlemens que j'ai entendus, il paraît que Tapedur a fort bien fustigé Beaublond, et il a eu complètement raison ; ceux qui fent du tort aux autres méritent un châtiment : car vous me prenez mon épouse, vous êtes un escroc, un voleur ! prenez-moi plutôt mon argent... Je suis censé que j'aurais dix-sept francs et mon épouse ; il passe un voleur qui me prend mes dix-sept francs : je dis : Il ne me connaît pas, c'est tout simple. Mais, vous, vous m'appelez mon cher ami, vous venez

manger ma soupe, mes petits pois, et après ça vous me prenez ma femme!... vous êtes bien plus guerdin que mon voleur; car enfin, cet homme, c'est son état, il faut qu'il vive... et puis, une femme, ça vaut plus de dix-sept francs... quand ça vous blanchit, et que ça vous charme votre cœur... Et pourtant on condamne mon voleur, et vous, on vous laisse vaquer; et si je vous cherche dispute, vous me tuez, et je ne peux rien dire... et il y a des lois? il n'y a rien du tout! Mais je suis là quo je m'échauffe, et mon idée so refroidit... l'instant est venu, ô Monton! tu vas être dans un instant nn grand homme, ou un grotesque! A toi le sublime ou le ridicule, l'oubli ou le bronze!... cette cuve va décider de mon sort; voici mon premier pas vers la postérité. (*Il verse sa teinture dans la cuve, Beaublond pousse des cris affreux, et agite sa tête toute bleuè.*) Qu'entends-je?

SCENE XI.

MOUTON, BEAUBLOND, BERLINGUETTE, DOUCETTE, TOUTES LES FEMMES, *peu après* MARGUERITE.

CHOEUR.

AIR *de Léonna*.

D'où peut venir tout ce tapage?
Que se passe-t-il donc ici?
Pourquoi ce bruit, ces cris de rage?
Parlez? qui peut crier ainsi?
D'où peut venir tout ce tapage? etc.

TOUTES.

Ah!

BERLINGUETTE.

Mais c'est le diable!

BEAUBLOND.

C'est l'infortuné Beaublond!

Il descend de la cuve.

TOUTES.

Beaublond!

MOUTON.

Il a recueilli toute ma teintnre sur la tête.

BERLINGUETTE.

Vite, de l'eau!

VOISETTE.

Voilà, tout de suite.

MOUTON.

Ne touchez pas, cotte coulour m'appartient.

On apporte de l'eau et une éponge.

BERLINGUETTE.

Voyons, tenez-vous droit.

Elle le lave.

BEAUBLOND.

O mon Dieu! faites que ça s'en aille!

MOUTON.

Seignenr! Seigneur! faites qne ça tienne!

BERLINGUETTE, *avec joie.*

La figure revient.

MOUTON.

Ça m'est égal! mais les cheveux! les cheveux!

BERLINGUETTE.

L'eau n'y fait rien!

BEAUBLOND.

Ah! mon Dieu!

MOUTON.

O triomphe! la teinture résiste!

BEAUBLOND.

Est-ce possible!... je suis condamné au bleu!

MOUTON.

A perpétuité!

BERLINGUETTE.

Pauvre Beaublond!

On entend un grand bruit au dehors.

MARGUERITE, *accourant.*

Camarados, camarades! la fabrique est cernée, on vient nous attaquer, soutenons l'assaut!

On apporte un grand panier remplis de petits pains, de gobelets, de carottes, de pommes, etc.

TAPEDUR, *paraissant sur le mur avec plusieurs autres.*

Rendez-vous!

TOUTES LES FEMMES.

Jamais! jamais!

BERLINGUETTE.

Soldats! feu sur toute la ligne!

TOUTES.

Feu!

Elles se précipitent sur le panier qui est au milieu de la scène, et s'arment de projectiles qu'elles lancent à la tête des assiegeans.

BERLINGUETTE.

Allez toujours, jusqu'à ce qn'ils demandent quartier.

Elle tire alors une petite lorgnette de poche et prend une pose à la Bonaparte.

TOUS LES HOMMES.

Grâce! grâce!

DOUCETTE, *à Berlinguette.*

Ils se rendent!

BERLINGUETTE.

Qu'on arrête ce feu meurtrier!

MARGUERITE.

Ah! nous triomphons!

BERLINGUETTE.

Ennemis, jurez-vous d'être soumis et obéissans?

TOUS LES HOMMES.

Nous le jurons!

BERLINGUETTE.

De ne jamais vous divertir sans vos femmes?

LES HOMMES.

Nous le jurons!

BERLINGUETTE.

Enfin, de fairo toutes leurs volontés?

LES HOMMES.

Nous le jurons!